

Les Rapaillages ou l'influence d'un livre

Pierre Hébert

Volume 19, numéro 1 (55), automne 1993

Lionel Groulx écrivain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201068ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201068ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, P. (1993). *Les Rapaillages* ou l'influence d'un livre. *Voix et Images*, 19(1), 39–53. <https://doi.org/10.7202/201068ar>

Résumé de l'article

Résumé

Parus en 1916, *Les Rapaillages* de Lionel Groulx ont été diffusés tout au long du siècle par cinq éditeurs majeurs et ont dépassé les soixante mille exemplaires. Il s'agit là d'un cas peu banal, dont la fortune, voire l'influence, méritent d'être scrutés avec attention. Cet article vise à cerner l'importance de ce premier texte littéraire de Groulx, en l'abordant du point de vue de sa production et de sa réception.

Les Rapaillages ou l'influence d'un livre

Pierre Hébert, Université de Sherbrooke

Parus en 1916, Les Rapaillages de Lionel Groulx ont été diffusés tout au long du siècle par cinq éditeurs majeurs et ont dépassé les soixante mille exemplaires. Il s'agit là d'un cas peu banal, dont la fortune, voire l'influence, méritent d'être scrutés avec attention. Cet article vise à cerner l'importance de ce premier texte littéraire de Groulx, en l'abordant du point de vue de sa production et de sa réception.

Ainsi, *Les Rapaillages* qui appartiennent à l'affreuse littérature dite «régionaliste», atteignent peut-être leur 60^e mille.

Lionel Groulx, 1956¹

Le 19 avril 1915, Lionel Groulx écrit au rédacteur en chef du *Devoir*, Omer Héroux :

Accepterez-vous des contes? Est-ce parce que je fais de l'histoire? je deviens *historien*. Et quand le cerveau ne veut pas faire autre chose, je radote pour les enfants quelque conte bleu ou gris comme celui que je vous envoie. Je me suis souvenu que je n'ai encore rien donné au *Devoir*, cette année et que j'ai une dette d'honneur à payer. Si cela paie, vous en ferez donc l'usage que vous voudrez. Si cela ne paie pas, vous avez encore un panier, je suppose².

De quel conte Lionel Groulx parle-t-il avec tant de détachement? Il s'agit du texte «Le blé», qui paraîtra quelques jours plus tard dans le journal de Henri Bourassa³.

1. Discours de Lionel Groulx à l'occasion du lancement de *L'Appel de la race* chez Fides (coll. «Du Nénuphar»), reproduit dans *Notre temps*, 25 février 1956, p. 1.

2. Lionel Groulx à Omer Héroux, 19 avril 1915, Centre de recherche Lionel-Groulx (désormais CRLG), fonds Gérard Filion, cote B1-17.

3. Il est signé de l'un des nombreux pseudonymes de Groulx, Lionel Montal, *Le Devoir*, 24 avril 1915, p. 3.

Le jeune auteur dans la trentaine est toutefois loin de prévoir que ce court récit figurera l'année suivante, en compagnie d'une dizaine d'autres et d'un poème liminaire, «La leçon des érables», dans un recueil de souvenirs, *Les Rapaillages*⁴, dont la carrière sera glorieuse. En effet, de son édition originale en 1916 jusqu'à sa plus récente réédition en 1978, le tirage des *Rapaillages* dépassera les 60 000 exemplaires. En outre, la réception critique de l'œuvre n'aura fait entendre que de rarissimes notes discordantes quant au mérite de ces souvenirs; enfin, le livre aura été relayé tout au cours du siècle par des éditeurs majeurs, en l'occurrence *Le Devoir*, la Bibliothèque de l'Action française, les Éditions Albert Lévesque, Granger Frères et Leméac. Refaire l'histoire de ce livre, c'est en partie refaire l'histoire du livre au Québec: «Si l'on examine la diffusion des *Rapaillages*, il ne fait pas de doute qu'écrivains et lecteurs s'entendent pour que soient conservés ces souvenirs d'une époque menacée et presque déjà révolue⁵.»

«Souvenirs d'une époque» en effet: *Les Rapaillages* s'inscrivent parfaitement dans cette catégorie de la littérature personnelle ou intime qui se caractérise par son aspect fragmenté, voire décousu. L'auteur de souvenirs erre à son gré dans ses réminiscences, faisant un choix d'épisodes à partir d'une ou deux idées directrices.

Et c'est bien ce que fait Groulx: brosser onze tableaux de la vie d'autrefois, auxquels il ajoutera, dans l'édition de 1935, «Comment j'ai quitté la politique». Ici, il nous raconte la triste séparation d'un cultivateur qui vient de vendre sa terre («L'ancien temps»); là, celle d'une famille qui voit partir la jument qui l'a aidée pendant vingt-six ans («Les adieux de la Grise»). «Le blé» rapporte avec la même nostalgie l'époque où les semailles étaient «la pensée profonde, obsédante de l'habitant». Un ton plus léger pointe parfois, comme dans «Quand nous marchions au catéchisme» ou dans «Comment j'ai quitté la politique». Mais surtout, l'ensemble de ces souvenirs laisse à regret s'évanouir un passé révolu, «le bon vieux temps», à la manière du narrateur qui, pour la dernière fois de sa vie, ferme les portes de la grange, à l'occasion du «dernier voyage»: «Ah! ces grandes portes de frêne, je les entends toujours se fermer avec leur gémissement, et, à la

4. Lionel Groulx, *Les Rapaillages. Vieilles choses, vieilles gens*, Montréal, Le Devoir, 1916, 161 p. Je décrirai plus loin les autres éditions.

5. Anne Courtemanche, *Édition critique des Rapaillages de Lionel Groulx*, M.A. (Études françaises), Université de Montréal, 1973, p. 14. Notons qu'un autre mémoire porte en partie sur *Les Rapaillages*: Lucie Desautniers, *Un genre littéraire éphémère: le conte paysan de 1910 à 1930*, M.A. (Études françaises), Université de Montréal, 1974, 176 p. En particulier «Les adieux de la grise», p. 93-119.

pensée des larmes que je versai ce soir-là, je me sens encore une envie de pleurer» (p. 158-159).

Or, ce premier ouvrage littéraire de Groulx occupe une place considérable dans les lettres québécoises. La réflexion de Louis Dupire, en 1919 — «C'est un événement littéraire de haute signification que la popularité extraordinaire de ce petit volume [...]»⁶ — pose en fait le sujet même de cet article. La «popularité extraordinaire de ce petit volume» appelle une réflexion sur l'importance, voire l'influence que ce recueil de souvenirs a eue dans l'évolution littéraire au Québec.

Cependant, que doit-on comprendre par l'étude de l'importance ou de l'influence d'une œuvre? La chose n'est pas si simple qu'il paraît de prime abord, puisque la notion d'influence doit être définie et sa réalité, jusqu'à un certain point, mesurée. L'étude proprement dite des *Rapaillages* doit donc préalablement être encadrée par de brèves considérations méthodologiques.

La définition d'influence semble liée à la position hiérarchiquement supérieure d'une œuvre sur d'autres œuvres de même type ou de type similaire. Dans le cadre d'une étude sur le XIX^e siècle, Louis Francoeur pose le principe suivant:

La hiérarchie sera fondée, en effet, sur la présence dans la série culturelle d'un acte dominant dont le statut sera établi à partir de la validité à procurer aux autres actes non seulement leur contenu propositionnel (leur structure sémantique) mais tout aussi bien leur force illocutionnaire (leur valeur) et leurs effets perlocutionnaires (donc leur fonction)⁷.

Juxtaposons immédiatement à cette position théorique une observation critique de Jean-Charles Harvey au sujet des *Rapaillages*:

Ce petit livre, déjà désuet [l'on est en 1925!], a enfanté tant de sous-Groulx et de victorieux aux concours de la Saint-Jean-Baptiste que je ne puis résister à la tentation de l'exhumer. J'y vois le prototype d'une kyrielle d'imprimés nés d'un besoin de singerie et de rabâchage. Il est en grande partie responsable de la pléthore d'italiques qui, comme les chenilles à tente de nos vergers, se sont installés dans notre prose. Il est le point culminant de la crise du terroir⁸.

6. Louis Dupire, «Journaux, livres et revues. *Les Rapaillages*», *L'Action française*, juin 1919, p. 274.

7. Louis Francoeur, «Quand écrire c'était agir: la série culturelle québécoise au XIX^e siècle», *Voix et Images*, vol. VI, n° 3, printemps 1981, p. 461.

8. Jean-Charles Harvey, «Chronique littéraire. *Les Rapaillages*. Essai du terroir canadien-français par M. l'abbé Lionel Groulx», *Le Cri de Québec*, 28 août 1925, p. 4. Repris dans *Pages de critique*, Québec, Le Soleil, 1926, p. 96-97. En ce qui concerne cette manie des italiques, Anne Courtemanche (*op. cit.*, p. 32) note que

Harvey livre ici l'un des rares commentaires négatifs que l'on peut relever au sujet des *Rapaillages*. Mais qu'importe? Ce jugement est en même temps, et paradoxalement, un aveu du pouvoir de ce petit livre: *prototype*, l'opuscule porte véritablement la responsabilité de ce qu'il a *enfanté*. Acte dominant, *Les Rapaillages* semblent avoir servi d'étalon et d'émulation pour beaucoup d'autres auteurs.

Ces propos de Harvey établissent la validité d'un fait: *Les Rapaillages* occupent une position supérieure dans la hiérarchie des œuvres relevant de la littérature personnelle et, plus généralement, de la littérature du terroir. Mais validité n'est pas vérité: il faut examiner le plus grand nombre de facettes possible de cette importance de l'œuvre, en prenant l'influence comme corollaire de cette position hiérarchiquement supérieure. À cette fin, je multiplierai ici les voies qui permettent de cerner l'empire (et de là l'emprise) des *Rapaillages*, séparant ces voies en deux grandes avenues: la production et la réception.

Questions de production

Encouragements à un jeune auteur de talent

Ce n'est pas un auteur inconnu qui publie *Les Rapaillages* en 1916. Lionel Groulx s'était déjà fait remarquer par sa participation, avec Émile Chartier et Samuel Bellavance, à la fondation de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française; il a d'ailleurs déjà retracé cette aventure dans sa *Croisade d'adolescents*, en 1912. Groulx est donc à ce moment une figure écoutée dans le domaine littéraire: n'avait-il pas prononcé, en 1912, un discours important sur «Les traditions des lettres françaises au Canada⁹»? Son poème «La leçon des érables» (voir ci-contre), qui ouvrira *Les Rapaillages*, n'était-il pas paru la même année dans *Le Devoir*¹⁰? Ajoutons à cela une carrière d'historien qui vient de marquer un premier pas décisif par l'entrée de Groulx à l'Université Laval de Montréal, pour faire apparaître combien *Les Rapaillages* n'émanent pas d'un inconnu; que, même, un ouvrage de l'abbé Groulx, en 1916, est déjà un ouvrage attendu.

l'édition de 1916 en compte 257. En 1935, il n'en restera plus que 47, présents surtout dans «L'ancien temps».

9. Reproduit dans *Premier congrès de la langue française au Canada, Québec 24-30 juin 1912: compte rendu*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale limitée, 1913, p. 261-269. Sur la conception du littéraire chez Groulx, voir l'utile mémoire de Joseph Guiho, *Lionel Groulx: choix raisonné de textes critiques*, M.A. (Études françaises), Université de Montréal, 1976, 149 p.

10. Le 1^{er} juin 1912, p. 1. Le poème sera également reproduit dans le même compte rendu du *Premier congrès de la langue française*, op. cit., p. 644-645.

La leçon des érables (extrait)

[...]

Ainsi dans la forêt, près des bruyères roses,
M'ont parlé l'autre jour les grands érables verts.
Et, songeur, j'ai connu le prix des nobles choses
Qui font les peuples grands, plus grands que leurs revers.

Ils gardent l'avenir ceux qui gardent l'histoire,
Ceux dont la souvenance est sans mauvais remords,
Et qui, près des tombeaux où sommeille la gloire,
À l'âme des vivants, mêlent l'âme des morts.

Ils le gardent surtout ceux dont les lèvres fières
Ont gardé les refrains du parler maternel:
Épopée ou romance où l'âme de nos pères
Vient prier et vibrer d'un accent éternel.

Gardons toujours les mots qui font aimer et croire,
Dont la syllabe pleine a plus qu'une rumeur.
Tout noble mot de France est fait d'un peu d'histoire,
Et chaque mot qui part est une âme qui meurt!

Et nous te parlerons, ô verbe des aïeux,
Aussi longtemps qu'au pôle une immortelle flamme
Allumera le soir ses immuables feux;

Que montera des blés la mâle villanelle,
Que mugira le bronze en nos clochers ouverts,
Et que se dressera dans la brise éternelle,
Le panache hautain des grands érables verts!

En outre, Groulx n'a-t-il pas lui-même contribué à créer cette attente? Plusieurs textes de ses *Rapailages* avaient déjà paru antérieurement: dans *Le Devoir*, *L'Action sociale*, *La Pensée française*, *Le Parler français* et *Le Nationaliste*. Au surplus, la dissémination de ces textes procure à Groulx des réactions privées qui l'encouragent à poursuivre dans cette voie. La leçon de... «La leçon des érables» est à ce chapitre tout à fait exemplaire.

Le duc de Bauffremont écrit à Groulx, le 31 octobre 1913, afin de lui demander de reproduire dans la nouvelle revue, *La Pensée française*, sa «Leçon des érables»; suite à l'accord de Groulx, le duc répond: «Je suis persuadé que votre «Leçon des érables» sera appréciée comme il convient et obtiendra ici un très beau succès: elle sera

pour les lettres canadiennes la meilleure et la plus belle des introductions¹¹. » De fait, après la parution du poème dans le numéro en question, le duc renchérit :

Savez-vous que votre beau poème a obtenu ici tout le succès qu'il mérite? Plusieurs journaux en ont parlé avec beaucoup d'éloges; plusieurs autres en ont cité des strophes en les faisant suivre d'appréciations flatteuses [...]. Tout le monde s'est incliné devant la beauté large et vibrante de la «Leçon des érables»¹².

Le mois précédent, Conrad Bissonnette, ancien élève de Groulx, lui avait écrit : «La leçon des érables n'est-elle pas celle que vous allez nous donner¹³?»

En 1914, Adjutor Rivard est la source d'une autre réaction vivifiante :

Votre conte, «Les adieux de la grise», est déjà chez l'imprimeur. Arrivé trop tard pour le no de décembre, ce conte paraîtra dans un prochain numéro du *Parler français*. Charmant, ce récit et ce tableau. J'y ai reconnu bien des choses! Grand merci d'avoir pensé à nous et de nous avoir envoyé ce précieux manuscrit. J'en suis très content¹⁴.

Cet éloge du maître du genre¹⁵ fortifie sans doute Groulx dans son élan littéraire, d'autant plus que l'auteur de *Chez nous* lui écrit quelques mois plus tard :

J'ai reçu votre lettre du 21 mars avec votre nouveau conte canadien-français, intitulé : «Le vieux livre de messe». La lecture de ce nouveau conte m'a tout simplement charmé, je suis certain que les lecteurs de notre revue le goûteront comme ils ont goûté le premier. Nous avons reçu, au sujet de votre conte : «La grise», les plus grands éloges.

Je vous remercie donc beaucoup du soin délicat que vous prenez de nous envoyer ces excellentes choses. J'ai hâte de pouvoir faire paraître dans le «Bulletin» votre «Vieux livre de messe», et j'espère que, après celui-là, il y en aura d'autres de même source¹⁶.

Enfin, son cousin, le chanoine Cousineau, l'exhorte à poursuivre dans cette voie : «Votre «blé» et votre «vienne grise» passeront à la postérité. Continuez à écrire sur ces sujets si féconds en peinture de

11. Duc de Bauffremont à Lionel Groulx, 6 décembre 1913, CRLG, Spicilège P1/D,23 (1913).

12. Duc de Bauffremont à Lionel Groulx, 28 février 1914, Spicilège P1/D,24 (1914).

13. Conrad Bissonnette à Lionel Groulx, 20 janvier 1914, *ibid.*

14. Adjutor Rivard à Lionel Groulx, 23 décembre 1914, CRLG, *ibid.*

15. Voir en particulier, de Marie-Andrée Beaudet, «*Chez nous* d'Adjutor Rivard : esthétique et fortune littéraire», *Tangence*, n° 40, mai 1993, p. 28-38.

16. Adjutor Rivard à Lionel Groulx, 25 mars 1915, CRLG, Spicilège P1/D,25 (1915).

mœurs. Vous faites honneur à notre littérature et vous apprenez à aimer davantage les choses de chez nous¹⁷»

Jeune auteur cherche éditeur: Fais ce que dois

C'est durant les vacances de 1915 que prend forme, de manière définitive, l'idée du recueil *Les Rapailages*. Groulx s'est expliqué à ce sujet dans ses Mémoires: le père J.-M.-Rodrigue Villeneuve suggère à Groulx de lire l'un de ses contes à des jeunes ecclésiastiques. Le succès est tel que le futur cardinal dit: «Pourquoi n'en écrivez-vous pas d'autres dont nous aurions la primeur¹⁸?» C'est ainsi que près de la moitié des contes des *Rapailages* sont écrits durant cet été-là, si bien qu'à l'automne de la même année, le volume est conçu. Mais s'appelait-il vraiment *Les Rapailages*? Probablement pas: le 20 juin 1916, Groulx obtient son *nihil obstat* de E. Hébert, censeur et, le 24 juin, le *permis d'imprimer*. Toutefois, le billet à cet effet dans le fonds d'archives concerne un ouvrage dont le titre est *Croquis canadiens*. Nous ne saurons sans doute jamais pourquoi Groulx est passé des *Croquis canadiens* aux *Rapailages*, outre la référence même aux rapailages dans le conte «Le dernier voyage». Mais qu'importe? C'est surtout un jeune abbé avec un livre en main qui songe, à n'en pas douter, à l'éditeur le plus approprié pour son ouvrage, en l'occurrence *Le Devoir*.

Les éditeurs littéraires sont peu nombreux à l'époque. Certes, Beauchemin et Granger ont bien traversé le siècle; mais pour Groulx, *Le Devoir* est un choix tout naturel puisqu'il y a déjà publié plusieurs textes, sans compter les accointances entre Groulx et Bourassa. Mais surtout, ne manquons pas de noter que *Le Devoir* occupait, dans le champ éditorial de l'époque, une position importante. Décrivons-la brièvement puisque la postérité d'une œuvre est en partie redevable à sa transmission éditoriale.

C'est sous le double signe du nationalisme et de la littérature que le journal *Le Devoir* amorce sa carrière; en effet, dès son premier numéro en 1910, il livre en feuilleton *La Terre qui meurt* de René Bazin. Il donnera aussi à ses lecteurs des poèmes d'Auguste Angelier (15 janvier 1910), d'Albert Lozeau (26 février 1910) ou encore une étude d'Adjutor Rivard sur Napoléon Légendre (28 février 1910); il reproduira même «Le poêle» du même auteur (4 juin 1910).

Mais l'activité littéraire du *Devoir* ne se limite pas aux pages du journal; cet effort sera coiffé par un effort éditorial important. Durant

17. P. E. Cousineau à Lionel Groulx, 26 avril 1915, *ibid.*

18. Lionel Groulx, *Mes mémoires*, tome 1, Montréal, Fides, 1970, p. 347.

les dix premières années de son existence, jusqu'en 1919 donc, *Le Devoir* publiera 97 ouvrages (55 livres et 42 brochures) portant diverses responsabilités d'éditeurs, dont les plus récurrentes sont Le Devoir ou le nom de sa société éditrice, L'Imprimerie populaire. Au terme de ses dix premières années d'existence, *Le Devoir* pourra ainsi se vanter, par la voix de son directeur, d'être «devenu la principale maison d'édition française en Amérique¹⁹». *Le Devoir* creusera à l'envi, entre 1910 et 1919, le sillon régionaliste, publiant Albert Lozeau (*Le Miroir des jours*, 1912; *Lauriers et Feuilles d'érable*, 1916 et *Billets du soir*, 1911, 1912 et 1918), Blanche-Lamontagne Beauregard (*Visions gaspésiennes*, 1913 et *Par nos champs et nos rives*, 1917), auxquels il convient d'ajouter les cinq volumes des *Lettres de Fadette*, de même que plusieurs concours littéraires de la Société Saint-Jean-Baptiste.

Les Rapailages arrivent à point nommé pour Henri Bourassa et pour celui qui semble s'être occupé davantage de l'activité littéraire du *Devoir*, Omer Héroux. Bourassa n'avait-il pas déclaré, un an avant la publication des *Rapailages*: «Nous avons fait quelque effort pour encourager les productions littéraires d'inspiration nationale et pour développer ce qui fait le plus défaut chez nous: le sens de la vraie critique [...]»²⁰. Dans ce même discours, Bourassa avait parlé du «retour aux saines traditions de la race». Les «vieilles choses» et «vieilles gens» de Groulx constituent l'un des fleurons glorieux des activités éditoriales du *Devoir*; en retour, Groulx a certes bénéficié pour son recueil de souvenirs d'un journal-imprimeur très en vue à l'époque²¹.

Je n'insisterai guère sur les autres éditeurs des *Rapailages*: la Bibliothèque de l'Action française (1919), Albert Lévesque (1935), Granger (1943) et Leméac (1978). Qu'il suffise de noter que *Les Rapailages* n'ont fréquenté que des éditeurs susceptibles de leur assurer une excellente visibilité²². Par exemple, à l'occasion de la parution du livre à la Bibliothèque de l'Action française, la revue *L'Action française* écrivait: «La réédition des *Rapailages* doit être, dans notre

19. Discours de Henri Bourassa au Monument national, 13 janvier 1920, cité dans Pierre-Philippe Gingras, *Le Devoir*, Montréal, Libre Expression, 1985, p. 84. Ce jugement de Bourassa est cependant exagéré par rapport à l'importance réelle qu'avait le journal comme éditeur-imprimeur à l'époque.

20. *Le «Devoir». Son origine, son passé, son avenir. Discours de M. Henri Bourassa au Monument national le 14 janvier 1915*, Imprimé au Devoir, 1915, p. 30.

21. Pour plus d'informations sur les activités du *Devoir* et des autres journaux de l'époque comme éditeurs-imprimeurs, voir Pierre Hébert et Patrick Nicol, *Le Devoir, éditeur littéraire (1910-1919)*, à paraître dans les *Cahiers d'histoire du xx^e siècle*, n° 1, automne 1993.

22. La seule malchance fut assurément la faillite de Leméac, au mois de juin 1988. En ce qui concerne la Bibliothèque de l'Action française, l'on pourra se faire une idée

pensée, le début d'une grande campagne destinée à répandre dans la foule des œuvres d'inspiration canadienne²³. » *Les Rapailages* côtoient toute l'édition québécoise naissante: du journal-éditeur *Le Devoir*, qui affirme des pratiques nationalistes, à l'Action française qui est au seuil de l'édition littéraire moderne, jusqu'à Albert Lévesque qui s'émancipe de l'Action française à la suite de la faillite de cette dernière, les souvenirs de Groulx traversent ce qu'Yvan Lamonde appelle opportunément « une véritable généalogie de l'édition québécoise²⁴ ».

Ce que disent les chiffres

Mais le temps est venu de parler de chiffres; car les tirages des *Rapailages* ne sont-ils pas l'un des meilleurs indicateurs de sa popularité? Voici donc quelques détails sur ce succès de librairie somme toute assez peu commun²⁵.

Première édition: « Imprimé au Devoir », 1916

5 000 exemplaires.

Droits d'auteur enregistrés au folio 32029 du registre des droits d'auteur 111, le 28 septembre 1916. Édition de luxe et édition ordinaire sans illustrations.

Deux réimpressions, 6^e mille et 8^e mille.

Deuxième édition: « Bibliothèque de l'Action française », 1919

9^e mille.

Édition de luxe (0,60 \$) et édition populaire (0,25 \$).

Une réimpression à la Bibliothèque de l'Action française, 10^e mille. Réimpression avec la ligue d'Action française, le 25 juin 1921, où Groulx cède « le monopole entier et exclusif pour l'impression et la mise en vente pour une période de cinq ans » des *Rapailages*; 32^e mille.

Troisième édition: « Éditions Albert Lévesque », 1935

35^e mille.

de son importance en consultant mon article « Quand éditer, c'était agir: la Bibliothèque de l'Action française (1918-1927) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XLVI, n° 2, automne 1992, p. 219-244.

23. *L'Action française*, vol. III, n° 4 (1919), p. 174.

24. Yvan Lamonde, *La Librairie et l'édition à Montréal, 1776-1920*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1991, p. 97.

25. Je remercie Madame Juliette Lalonde-Rémillard d'avoir aimablement mis à ma disposition les contrats d'édition des *Rapailages*; il s'agit de documents personnels, non classés par conséquent.

Édition de luxe et édition ordinaire. Chapitre nouveau: «Comment j'ai quitté la politique».

Réimpression à la Librairie d'Action canadienne-française en 1937. Tirage de 2 000 exemplaires; autorisation d'impression jusqu'à 5000 exemplaires.

Quatrième édition: «Librairie Granger Frères Limitée», 1943

40^e mille.

Groulx reçoit une lettre de Granger Frères le 2 novembre 1942: «Nous aimerions éditer vos deux ouvrages *Les Rapaillages* et *Chez nos ancêtres* dans une édition pour vendre à 0,25 \$ ch. Ces deux volumes étant épuisés, nous espérons que vous nous accorderez cette permission.» Groulx devra surveiller de près la qualité de son texte chez Granger. Le 31 décembre 1948, il profite de l'expédition de son contrat à Édouard Gariépy pour lui «réitérer [son] désir au sujet de toute nouvelle réimpression de l'un ou l'autre de [ses] livres». Il poursuit: «J'aimerais qu'on m'en avertît avant de se mettre à l'œuvre et qu'on attendît pas [sic] pour le faire, l'envoi des premières épreuves.» Une dizaine d'année plus tard, il devra insister, cette fois auprès de M. Byarelle: «Je vous envoie les épreuves revues de *Les Rapaillages*. J'attendrai, sans trop de retard, le contrat d'impression ou plutôt de réimpression. Je vous demande pardon de cette insistance. Les affaires traitées à la bonne franquette m'ont déjà valu, avec des éditeurs, des désagréments fort ennuyeux. Et ni vous ni moi ne sommes éternels» (19 janvier 1959).

Réimpressions en 1945, 45^e mille; en 1948, 48^e mille; en 1949, 51^e mille; en 1954, 54^e mille; en 1956, 57^e mille; en 1959, 60^e mille.

Cinquième édition: «Leméac», 1978

63^e mille.

Préface de Jean Éthier-Blais. L'ouvrage n'est certes point désuet, puisque 1916 exemplaires seront vendus en 1978, 1979 et 1980. À la reprise des activités de Leméac, qui était entré en faillite en juin 1988, le contrat sera renouvelé, le 19 décembre 1989.

Ces chiffres impressionnent et témoignent de l'importante réception qu'ont connue *Les Rapaillages*²⁶; sans doute le moment est-il venu de scruter de plus près cet accueil que lui fit son public.

26. *L'Enseignement primaire* (décembre 1916) a suggéré que *Les Rapaillages* soient offerts en livre de récompense; *La Semaine religieuse* (1916) l'a recommandé tout particulièrement aux curés et aux aumôniers. Voilà sans doute des suggestions propres à augmenter un tirage.

Questions de réception

Exception faite de la remarque caustique de Jean-Charles Harvey citée au début de cette étude et démentie par l'histoire, la réception des *Rapaillages* a toujours été des plus favorables. Signalons toutefois, dans la colonne du débit, un jugement réservé d'Olivar Asselin, qui estime que *Les Rapaillages* ne sont pas un mauvais livre, mais que les clichés du terroir sont un peu trop exploités; toutefois, la position d'Asselin était délicate puisque, à l'occasion de cette conférence faite le 15 février 1923²⁷, le journaliste avait ni plus ni moins pour tâche de trancher, voire de clore le débat autour de *L'Appel de la race*. Il ne lui fallait certes pas, pour sa crédibilité, faire le dithyrambe de toutes les œuvres de Groulx. Mais la majorité des critiques doivent être portées dans la colonne du crédit; c'est d'ailleurs là un objet de curiosité qu'un texte aussi marqué par un certain type de littérature ait traversé une bonne partie du siècle sans être trop écorché. Je reviendrai plus loin sur une interprétation intéressante de ce fait tentée par Jean-Éthier Blais; cernons d'abord l'accueil réservé aux *Rapaillages*.

Sur le plan privé, Groulx reçoit des approbations éloquentes dès la parution de ses contes; sans doute celle de Camille Roy lui plaît-elle plus particulièrement. Le critique le plus écouté de l'époque lui confie:

Les Rapaillages me sont arrivés tout chargés des souvenirs et des parfums rustiques que vous avez trouvés le long des routes de chez nous. Déjà j'avais goûté leur saveur; je les relirai avec plaisir. Vous avez bien fait de recueillir en volumes ces pages un peu dispersées où vous aviez mis votre cœur de fervent Canadien. Permettez-moi de vous féliciter de cette œuvre de bonne inspiration et de bonne facture; je lui souhaite tout le succès que votre public ne manquera pas de lui faire²⁸.

Mais il n'y a pas que la critique officielle qui, privément, louange Groulx. L'auteur se voit adresser une longue lettre de six pages d'un finissant du Séminaire de Québec, Narcisse Furois, qui prend l'allure d'un véritable traité anti-modernisme:

Il était à propos d'opposer aux doctrines des ultra-modernisants un poétique et franc retour aux choses du passé, une véritable rénovation de nos mœurs simples et robustes. Depuis longtemps les Canadiens se laissent envahir par le débordement de la vie américaine saturée de matérialisme et d'amour du lucre. Il fallait quelqu'un pour lancer le cri d'alarme et enrayer la marche enveloppante du «Modern Style»²⁹.

27. Olivar Asselin, *L'Œuvre de l'abbé Groulx*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, p. 74-76.

28. Camille Roy à Lionel Groulx, 15 septembre 1916, Spicilège P1/D,26 (1916).

29. Narcisse Furois à Lionel Groulx, 11 décembre 1916, *ibid.*

Le réquisitoire continue sur la même lancée pour affirmer «qu'aujourd'hui plus que jamais il est opportun de renouer les liens qui nous rattachent au passé». Ces propos sont d'une grande conséquence pour comprendre l'accueil des *Rapaillages* et ne pas réduire la portée de ce petit livre à un attachement morbide à tout ce qui est vieux et un peu moisi. Au contraire, dans ce tournant de siècle où la nation canadienne-française est devenue une réalité floue, voire menacée par un sentiment patriotique édulcoré, par une attraction formidable des États-Unis, par ce que Félix-Antoine Savard appellera plus tard «l'avachissement des siens», *Les Rapaillages* arrivent véritablement comme un livre-action.

Le public ne s'y est pas trompé. Arthur Deschênes pose clairement l'effet de ce petit livre: «En faisant œuvre de littérateur l'abbé Groulx a fait œuvre d'apôtre³⁰», «Chanson de geste³¹», «œuvre d'un patriote³²», des livres comme ceux de Roy, de Rivard et de Groulx, «sont [pour les amants de la terre] des bréviaires³³». Bref, que ce soit en 1916, en 1919 ou en 1935, tout porte à croire que *Les Rapaillages* n'auront reçu qu'approbations liées à une visée essentiellement perlocutoire. En d'autres mots, ce petit recueil est abordé comme une œuvre didactique: il s'agit d'un livre qui, à l'instar du roman à thèse, comme l'a très bien montré Susan Suleiman³⁴, s'articule en trois niveaux de lecture. Son histoire ou son récit, n'ayant pas de fin en soi, exige un sens second qui, à son tour, appelle une action. Histoire, interprétation et injonction désignent les trois niveaux solidaires et successifs du récit didactique. Ce cadre circonscrit bien la réception des *Rapaillages* et, en particulier, l'importance accordée à son effet perlocutoire:

La réédition des *Rapaillages* arrive à son heure, répond à un besoin. Le moment n'est plus où l'on voulait faire des lettres canadiennes une pâle imitation des ouvrages étrangers, une plante anémiée et sans racines. On a compris qu'un peuple en lutte ne peut négliger aucune arme, surtout la plus puissante de toutes, celle qui assure la vie à la langue, le sel qui préserve de la corruption³⁵.

30. Arthur Deschênes, «Dans les *Rapaillages* de l'abbé Lionel Groulx», *Le Devoir*, 22 septembre 1916, p. 3.

31. Madelon, «À propos des *Rapaillages*», *Le Devoir*, 7 octobre 1916, p. 3.

32. Émile Dubois, *Autour du métier*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1922, p. 67.

33. Émile Bégin, «Bibliographie canadienne. *Les Rapaillages*», *L'Enseignement secondaire au Canada*, mai 1936, p. 617.

34. Susan R. Suleiman, *Le Roman à thèse*, Paris, Presses universitaires de France, 1983.

35. Louis Dupire, «Journaux, livres et revues. *Les Rapaillages*», *L'Action française*, juin 1919, p. 274.

Dans son ouvrage *Option Québec*³⁶, René Lévesque sous-titrait l'un de ses chapitres : « Nous autres ». La formulation, quoiqu'elliptique, se voulait éloquente, *efficace* dirait-on aujourd'hui, pour créer entre Québécois le sentiment de connivence. *Les Rapailages*, c'était aussi « nous autres », c'est-à-dire « l'âme canadienne elle-même »³⁷, des « livres à nous, qu'e nous seuls, Canadiens, pouvons comprendre et goûter pleinement »³⁸. Inutile de multiplier les exemples : *Les Rapailages* n'ont peut-être pas fait l'unanimité mais, certainement, ils ont créé un très large consensus.

Pour conclure : Groulx, Miron et mythe

Et aujourd'hui ? Terminons cette brève étude par quelques réflexions sur *Les Rapailages* et son influence actuelle.

À cette fin, j'accorderai peu de valeur scientifique aux propos qui suivent de William Johnson ; mais le seul fait qu'ils soient tenus en 1992 a valeur indicative. Dans un essai à saveur pamphlétaire, Johnson établit un lien entre *Les Rapailages* de Groulx et *L'Homme rapaillé* de Gaston Miron :

Ce n'est pas pour rien que Gaston Miron donne comme titre à son livre *L'Homme rapaillé*. Il voulait sans doute rappeler le livre de son maître à penser, Lionel Groulx, qui s'intitulait *Rapailages* [sic], et où l'on trouve le même culte de l'âme pure de la race, mais la « race » est devenue Gaston Miron, l'homme québécois³⁹.

Nous voici dans des eaux troubles... que je n'agiterai pas davantage. Retenons, cependant, cet intertexte titrologique⁴⁰ entre Groulx et Miron ; notons, surtout, qu'il est de ces ouvrages qui semblent s'imposer sous diverses formes et interprétations dans l'histoire. *Les Rapailages* seraient-ils l'un de ces cas ?

Mais alors, pourquoi *Les Rapailages* auraient-ils encore aujourd'hui quelque attrait ? Car c'est bien là un fait, attesté entre autres par

36. René Lévesque, *Option Québec*, Montréal, Éditions de l'Homme, chapitre I, 1968, p. 19-21.

37. Émile Dubois, *op. cit.*, p. 64.

38. Victor, « *Les Rapailages* », *Le Nationaliste*, 22 octobre 1916, p. 4.

39. William Johnson, *Anglophobie made in Québec*, Montréal, Stanké, 1992, p. 298.

40. Louvigny de Montigny, prenant la défense de René du Roure qui s'était attaqué à *L'Appel de la race*, avait déjà recouru lui aussi au titre des *Rapailages* : « Rarement les orangistes seront tombés sur un rapailage d'aveux aussi prononcés pour appuyer leur campagne anticatholique et anti-française. » (« Un mauvais livre. » [*L'Appel de la race*], *La Revue moderne*, janvier 1923, p. 10.). Hector Grenon, dans *Nos p'tites joies d'autrefois* (Montréal, Éditions La Presse, 1972, p. 8-9 et 49), se reporte aussi aux *Rapailages* pour évoquer ses propres souvenirs.

une présence constante du livre grâce à la médiation de plusieurs éditeurs, et du texte comme objet d'étude et de référence culturelle. Mais, au delà de ces facteurs⁴¹, comment interpréter cette présence constante?

Jean-Éthier Blais propose une lecture convaincante, dans son introduction à l'édition de 1978. Certes, dans *Les Rapailages*, «la vie de nos ancêtres est devenue légende». Mais cette lecture facile tournerait un peu court sans la pénétrante analyse qui l'accompagne. «Il est intéressant, à cet égard, de constater que *Les Rapailages* s'ouvrent et se ferment sur deux départs⁴²», ceux de la Grise et du fils:

Entre ces deux contes, qui représentent la vérité vraie de la vie, l'abbé Groulx a placé des éléments de rêve, des survivances nostalgiques, le lien entre les vivants et les morts, les érables et les clochers. Ce sont les sublimes anecdotes de notre inconscient collectif. Les lecteurs canadiens-français (devenus québécois par la force des choses) ne s'y sont pas trompés qui, depuis un demi-siècle, assurent le succès des *Rapailages*⁴³.

Je reviens ainsi au propos de départ, l'influence des *Rapailages*, pour me rendre compte qu'une influence ne se prouve pas; elle se circonscrit, se jauge, et conduit l'observateur à estimer qu'un ouvrage, en effet, occupe une position hiérarchiquement supérieure dans la série littéraire. *Les Rapailages* sont à cet égard un acte littéraire dominant, dont l'effet perlocutoire a été évidemment plus grand dans la première moitié du siècle. Toutefois, si le livre demeure lisible aujourd'hui, il semble que ce soit pour d'autres raisons. Ce qui demeure des *Rapailages*, ce n'est pas sa fixation sur le passé, mais bien sa marche funambulesque entre deux mondes, associée au sentiment de lutter contre le temps qui passe et qui dévore tout. *Les Rapailages* semblent résister à la force centripète du calendrier, contre la désolation de ce qu'on ne puisse jamais passer deux fois dans le même fleuve. L'une des observations les plus pénétrantes qui me semble avoir été faites dans cet esprit date de 1916, par Madelon, sans avoir cependant perdu sa haute actualité:

À cette heure où notre peuple s'apprête, par la suite normale des progrès scientifiques et intellectuels, à entrer dans la vie sérieuse et organisée, il ressemble à ce collégien des *Rapailages* qui vient d'entrer

41. Facteurs auxquels il faudrait ajouter, à tout le moins à titre d'hypothèse, la longévité de l'auteur. Le critère n'est pas absolu — Nelligan ou Rimbaud le savent — mais il vaut tout de même la peine qu'on l'inclue parmi d'autres considérations.

42. Jean Éthier-Blais, «Préface», Lionel Groulx, *Les Rapailages*, Montréal, Leméac, 1978, p. 14.

43. *Ibid.*, p. 15.

son *Dernier voyage* de foin. Désormais il sera un homme, un tenant de la vie sérieuse. Adieu les rêves et les beautés de la jeunesse! Il le faut. Mais, avant de sceller ce passé d'épique jeunesse, il aspire de longues bouffées d'air natal, il rassasie son œil du spectacle des champs. Il gonfle son cœur d'émotions champêtres. Et puis, c'en est fait ⁴⁴.

Le poêle, le livre de messe, le cimetière représentent les formes accidentelles d'une inscription beaucoup plus profonde; l'obsession des «vieilles choses», des «vieilles gens» n'est pas qu'un portrait immobile du passé:

Le vieux cimetière de Saint-Michel, sol gardien d'ossements héroïques, devenait, à nos yeux, un raccourci d'histoire, le reliquaire des énergies anciennes. Et dans nos âmes d'enfants, remuées par les paroles du vieux prêtre, jaillissait soudainement la révélation du passé, le commandement d'un devoir héréditaire, l'idée d'une parenté étroite entre les vivants et les morts ⁴⁵.

Au delà de sa portée sociologique ou historique, *Les Rapaillages* sont ainsi une œuvre-totem, un lieu de haute densité, «un raccourci d'histoire»; sa matière offre la sculpture d'une époque à la fois enracinée dans le sol, dans le temps, mais aussi pointée vers le ciel, horizon de permanence. Ce totem donne son sens à la vie collective par sa fonction religieuse, c'est-à-dire de lien où le temps, le passé n'est pas une page arrachée du calendrier, mais un réservoir d'énergies anciennes». Aussi bien le dire: *Les Rapaillages* sont une œuvre essentiellement enracinée dans le sens du sacré. Cela se voit, se sent dans le texte de Groulx, certes, mais aussi dans le discours de l'auteur sur ses *Rapaillages*. Cédons la parole, pour terminer, à Groulx qui s'adresse à des jeunes gens sur l'avenir des lettres canadiennes-françaises, et où il leur parle notamment des *Rapaillages* qui viennent de paraître:

Je n'ai pas un grand mérite à me faire le modeste peintre des choses du terroir. Je n'ai eu qu'à me laisser faire par mes souvenirs d'enfance, par la poussée de mes traditions familiales. Je suis un enraciné. Si je vous paraissais aimer d'un amour si vif la poésie du paysage natal, c'est que j'ai gardé pour lui l'amour héréditaire de mes ancêtres, longue lignée de laboureurs qui ont aimé la terre canadienne comme une fiancée.

Les Rapaillages, cela ne se fait bien que dans les campagnes de chez nous, et le mot nous évoque tout de suite des senteurs de fenaison ou des lames luisantes de grandes faux dressées au soleil et sur lesquelles la pierre à aiguiser vient se poser comme les bras d'une croix ⁴⁶.

44. Madelon, «À propos des *Rapaillages*», *loc. cit.*, p. 3.

45. Lionel Groulx, *Les Rapaillages*, Montréal, Leméac, 1978, p.75.

46. Lionel Groulx, «Allocution à des jeunes gens sur l'avenir des lettres canadiennes-françaises», CRLG, ca 1916, Spicilège P1/D,26 (1916).